Опубликовано на Швейцария: новости на русском языке (https://nashagazeta.ch)

Elisaveta Leonskaya : « On nous apprenait à chercher la musique en nous-mêmes »

24.04.2014.



Elisaveta Leonskaya Photo © N. Sikorsky

Sur toutes les photographies, Elisaveta Ilyinichna Leonskaya, que la presse francophone ne désigne autrement que comme une grande dame, apparaît en noir, sans sourire. Je me la représentais moi aussi sévère, inaccessible, peu encline au contact. Pourtant, lors de notre rencontre, cette image s'est dissipée en quelques minutes. Le trait principal du visage de Leonskaya, ce sont les yeux. Grands, bleus, lumineux, attirants. Vient ensuite le sourire, qui quitte rarement son visage. Au cours de l'entretien s'est également révélée une qualité humaine essentielle : la modestie, qui, oui, honore, bien qu'elle soit rare parmi les artistes.

Mais jugez-en vous-même.

Elisaveta Ilyinichna, commençons par le commencement. Vous êtes née à Tbilissi et avez reçu votre formation musicale supérieure à Moscou. À l'époque, était-il difficile pour quelqu'un issu d'une république soviétique autre que la Russie d'entrer au Conservatoire de Moscou, et comment cela s'est-il passé dans votre cas ?

En principe, ce n'était pas du tout difficile : des jeunes de toutes les républiques étudiaient au Conservatoire de Moscou. La question était plutôt qu'il existait différents parcours. Pour les jeunes venant de certaines républiques comme le Kazakhstan ou d'autres encore plus éloignées, il y avait des places spéciales, des quotas, au Conservatoire. Il est peu probable que de telles conditions aient existé pour la Géorgie. Mais mon histoire est un peu différente : alors que je vivais encore à Tbilissi, j'ai obtenu un prix au Concours Enesco à Bucarest et, en même temps, je suis entrée au Conservatoire de Tbilissi. À mon arrivée à Moscou, j'ai tout simplement rencontré dans la rue le doyen de la faculté de piano du Conservatoire de Moscou et je lui ai dit que j'aimerais étudier à Moscou. Il m'a répondu que ce n'était pas un problème. Voilà une histoire simple et courte.

Vous avez étudié auprès du grand pédagogue Iakov Milstein, auteur de nombreux ouvrages de théorie musicale. Vous a-t-on affectée dans sa classe ou avez-vous demandé à travailler avec lui ?

En réalité, je l'avais consulté avant le concours. Ensuite, en allant le remercier, je lui ai également dit que j'aimerais étudier à Moscou. Il a été décontenancé, presque effrayé, et m'a dit : « Liza, réfléchis, parle-en avec tes parents ». Mais en sortant, j'ai justement rencontré le doyen. C'était le destin !

Quelles étaient les particularités de sa méthode pédagogique ?

Elles résidaient dans sa noblesse particulière, dans cette ancienne culture, dans les convictions qui étaient les siennes. Il m'est difficile de le comparer à d'autres professeurs, puisque je n'allais pas dans d'autres classes. Mais je me souviens que c'était une époque où l'on commençait à fabriquer des lauréats, il y avait une course aux prix. Dans notre classe, rien de tel. Nous travaillions simplement les œuvres et nous préparions les concours selon les besoins. Par exemple, on m'a pratiquement obligée à participer au Concours de Paris, c'était en quelque sorte une revanche après ma défaite au Concours Chopin. Mais en général, nous travaillions la Musique.

Son fils Sergueï enseigne aujourd'hui au Conservatoire de Genève, et je sais que vous êtes en contact avec lui. Selon vous, a-t-il hérité du talent pédagogique de son père ?

Il travaille avec ses étudiants de manière beaucoup plus émotionnelle, je vois comment il réagit à la musique. Iakov Isaakovitch était un homme réservé.

En URSS, vous avez connu un début de carrière brillant : des victoires à trois concours internationaux alors que vous étiez encore étudiante, le soutien de Sviatoslav Richter lui-même. Et pourtant, en 1978, vous avez quitté le pays. Pourquoi ?

Je pense que, pour chaque personne, à cet âge-là, une certaine vision de la vie se déploie. Pourquoi suis-je partie ? Le début a été effectivement très bon, puis, sans que l'on

comprenne vraiment pourquoi, on m'a fermé l'étranger pendant cinq, six, sept ans. Cela a commencé dans la seconde moitié des années 1960. Le fait d'être juive a, bien sûr, été un facteur. Mais il y avait aussi une tendance générale : l'intelligentsia commençait alors à chercher à partir.

Regrettez-vous la décision prise à l'époque ?

Non.

Et selon vous, si vous étiez restée, votre vie aurait-elle été différente ?

Bien sûr.

Vous avez été amie avec Sviatoslav Richter jusqu'à la fin de sa vie, en 1997. Or il était un homme extrêmement complexe. Comment avez-vous réussi à préserver cette relation pendant tant d'années ?

J'étais bien sûr terriblement intimidée, j'avais peur de Richter et je le vénérais. Mais il y avait cette possibilité extraordinaire de communiquer. Je ne sais même pas comment le décrire sans que cela paraisse vulgaire ou dramatique. Cela a été, bien sûr, l'un des épisodes les plus importants de ma vie, qui a laissé une trace immense. Et de la lumière.

À votre avis, pourquoi vous a-t-il distinguée ?

Cela s'est fait ainsi. J'étais mariée au violoniste Oleg Kagan, avec lequel Sviatoslav Teofilovitch travaillait beaucoup. Nous sommes venus ensemble dans cette maison, nous avons beaucoup échangé. Et après m'être séparée d'Oleg, je suis restée une amie de la maison.

Une autre personnalité remarquable liée à votre biographie est Joseph Brodsky, qui vous a dédié deux poèmes. Comment vous êtes-vous rencontrés ? Qu'est-ce qui a inspiré le poète ?

En effet, il m'a dédié un poème, ce qui intrigue tout le monde et me place dans une certaine mesure sous un faux jour, car les gens pensent que nous étions très proches, alors que nous ne l'étions pas du tout. Il était simplement un ami de mes très proches amis, par exemple Alexandre Sumerkine et Véronique Scheltz. Et lorsque j'étais à New York, nous nous voyions par leur intermédiaire. Toutefois, le premier poème, « Bagatelle », il me l'a dédié avant même que nous nous connaissions personnellement, simplement parce que Véronique lui en a donné l'idée. Au début, la dédicace était même mal orthographiée : L*i*oneskaya au lieu de L*e*onskaya. Je ne l'ai donc pas vraiment mérité.
Quant au second, issu du cycle *Poèmes de Noël*, il m'est réellement dédié : la veille, j'avais donné un petit récital à New York dans le cadre de l'une des plus anciennes séries. Pas dans une salle centrale, mais dans une salle à l'acoustique remarquable, le People's Symphony Hall, sur la 14e Rue. Joseph était présent à ce concert. Ce jour-là, je revenais de quelque part, je suis tombée, je me suis foulé le pied et je suis arrivée à New York avec peine. Je suis venue au concert avec une sorte de semelle en bois. Il m'a sans doute prise en pitié et m'a dédié ce poème.

Dans quelques jours, vous interpréterez à Genève le *Premier Concerto pour piano* de Chopin. Quelles émotions vous inspire-t-il ?

Il est lié pour moi à des sentiments. C'était l'un des premiers concertos que j'ai joués

lorsque j'étais très jeune, pas en entier, bien sûr, mais seulement le premier mouvement. Puis, au cours de ma vie, j'y suis revenue à plusieurs reprises. Il me semble que le Premier est beaucoup plus difficile que le Deuxième, c'est un Paganini pianistique d'une beauté et d'une pureté incroyables.

Au cours de votre vie artistique, vous avez joué avec des chefs de plusieurs générations. À Genève, vous jouerez pour la première fois avec le jeune maestro Vassili Petrenko. Quelque chose change-t-il pour vous dans la préparation d'un concert en fonction de l'âge du partenaire ?

Il m'est toujours intéressant de travailler avec des chefs nouveaux pour moi. Lorsqu'un chef est professionnel, son âge n'a absolument aucune importance, on peut toujours trouver un terrain d'entente.

Vous donnez l'impression d'être une personne très modeste, ce que confirment de nombreux musiciens qui vous connaissent et dont j'ai sollicité l'avis. Dans une interview, vous avez cité Heinrich Neuhaus, qui disait qu'il ne faut pas chercher soi-même dans la musique, mais la musique en soi. Est-ce votre credo artistique ?

Oui, une telle recherche enrichit énormément ! *(elle rit)* Vous savez, on nous a simplement appris ainsi. Surtout lorsque l'on lit le livre de Neuhaus, on se dit : mon Dieu, quelles paroles simples mais géniales ! Tout ce qu'il conseille est la pure vérité, il faut seulement savoir suivre ces conseils.

Vous vous produisez assez souvent en Suisse. Quelles sont vos impressions sur ce pays ?

La Suisse est un pays de contrastes, malgré la bonne organisation générale de la vie et cette impression de luxe, de ce que l'on appelle la qualité suisse en toute chose. Mais lorsque l'on arrive au Tessin ou à Locarno, on voit que c'est un pays un peu différent ; à Bâle, on se retrouve presque en Allemagne ; à Lausanne ou à Genève aussi, il existe une mentalité particulière.

Autrefois, Genève était pour moi un lieu abstrait où, me semblait-il, l'on ne sentait que l'argent. Mais en mars 2013, j'ai été invitée au Conservatoire de Genève à siéger dans le jury d'un concours de musique russe, où tous les élèves de 7 à 17 ans jouaient uniquement des œuvres de compositeurs russes. J'en ai été presque émue aux larmes, en ressentant cette vie palpitante : des mères, des tantes, des sœurs venaient, on voyait combien de nationalités différentes vivent dans cette ville. C'était comme si j'avais visité un autre étage de la ville, beaucoup plus proche de la vraie vie. Et cela a été très agréable.

Et jouer dans la salle du Conservatoire de Genève est merveilleux : elle est petite, mais l'acoustique y est magnifique.

musiciens russes en Suisse

Source URL:
https://rusaccent.ch/blogpost/elisaveta-leonskaya-nous-apprenait-chercher-la-musique-en-nous-memes